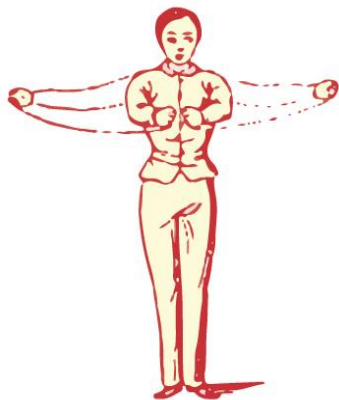


Une lecture de « La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose »

Édith Magnin



Ce court texte ¹ écrit en 1924, étonnamment dense, est une sorte de synthèse dans laquelle Freud reprend bon nombre de notions qu'il a élaborées tout au cours de son œuvre sur les mécanismes des névroses et des psychoses. Pour l'aborder, partons des deux cas cliniques freudiens : l'homme aux rats d'une part, et le Président Schreber d'autre part.

L'homme aux rats

Ce qui amène ce jeune homme auprès de Freud, c'est une grande crise d'angoisse qui s'origine de deux faits concomitants : lors d'un exercice militaire, il perd son pince-nez et en commande un nouveau qui lui sera livré par la poste et, pendant cet exercice, il rencontre le *capitaine cruel* qui lui fait le récit du supplice des rats introduits dans l'anus. Lorsque le sujet évoque les détails du supplice avec une extrême horreur et beaucoup de résistance, Freud remarque chez le patient les manifestations d'une jouissance par lui ignorée, « l'horreur devant son propre plaisir qui lui est inconnu ² ». S'ensuit la « comédie » du remboursement du pince-nez, le scénario de la dette impossible à payer : ce même capitaine cruel dit que le lieutenant A a avancé l'argent. Le patient se fixe alors un impératif « *Tu dois absolument rendre l'argent au lieutenant* » ³ ». Or c'est impossible, puisque l'information de départ est fautive. Freud souligne les contradictions dans le récit qui lui est fait, et la confusion dans laquelle se trouve son patient. Dans cet épisode, la perte des liens à la réalité est tout à fait manifeste : le sujet semble pris dans un délire. Or, la pensée obsessionnelle se caractérise de ceci qu'il y a une disjonction entre l'affect et sa cause et la relation de causalité se perd dans des ellipses, des substitutions, des déplacements ; le résultat de ce mécanisme de défense est que les pensées obsédantes sont de plus en plus éloignées de ce qui les cause, d'où leur apparente absurdité qui peut faire penser à un délire.

Mais l'obsédé, au contraire du psychotique, est solidement installé dans le signifiant, il n'est pas hors discours. Sous transfert, l'obsessionnel peut rétablir le texte de la formule absurde, c'est-à-dire l'articulation S₁-S₂.

Ainsi l'analyse de l'homme aux rats permettra de mettre en évidence le fantasme du sujet, qui s'articule autour du signifiant « rat ». En allemand, ce signifiant est polysémique : il renvoie à plusieurs sens : rat, joueur, dette. La dette est celle du père avec qui le patient a une relation amour / haine. Il ne veut rien savoir des sentiments hostiles et met en avant les désirs de protection, de réparation... La névrose actuelle du sujet adulte était déjà constituée dans l'enfance ; Freud pense que la névrose obsessionnelle est déjà là dans la névrose infantile où le petit sujet, confronté au trauma de la réalité sexuelle, construit ses premières appréhensions : « l'idée malade que *mes parents connaissaient mes pensées* [comme si] *je les exprimais à voix haute sans moi-même les entendre* ⁴ » – il s'agit des pensées en lien avec son désir de voir des femmes nues. Et puis en parallèle : *si j'ai le désir de voir une femme nue*

¹ Freud S., « La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1992, p. 299-303.

² Freud S., *L'homme aux rats : un cas de névrose obsessionnelle*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2010, p. 43.

³ *Ibid.*, p. 45

⁴ *Ibid.*, p. 36

alors mon père mourra, avec la nécessité défensive de commettre des actes qui s'opposent à l'idée obsédante.

Revenons au texte de Freud sur « La perte de la réalité... » : « la situation de l'entrée dans la névrose, pendant laquelle le moi, au service de la réalité, procède au refoulement d'une motion pulsionnelle. Mais ce n'est pas encore là la névrose elle-même. Celle-ci consiste bien plutôt dans les processus qui apportent un dédommagement de la part lésée du ça, c'est-à-dire dans la réaction contre le refoulement et dans l'échec de celui-ci.⁵ » Comment lire cela avec l'homme aux rats ?

Situation d'entrée dans la névrose : « le moi, au service de la réalité, procède au refoulement d'une motion pulsionnelle⁶ ». Freud reprend là ce qu'il avait formulé en haut de la même page « le moi en situation d'allégeance par rapport à la réalité, réprime un fragment du ça (vie pulsionnelle)⁷ ». L'allégeance à la réalité, on peut la lire avec l'éclairage apporté par Lacan comme l'entrée dans le champ du discours, le champ du grand Autre, parce que la réalité ne s'aborde qu'avec le discours. Cette entrée dans le champ du grand Autre se paie de la chute de l'objet, d'une perte de jouissance – le fragment du ça dont parle Freud –, c'est la condition de la névrose mais ce n'est pas la névrose elle-même. La névrose elle-même consiste dans l'échec du refoulement et dans les processus qui apportent un dédommagement à la part lésée du ça. C'est ce qu'illustre l'homme aux rats : la pulsion scopique dont le sujet se défend marque l'échec du refoulement. D'où les tentatives du sujet de se défendre de ses idées obsédantes ; tentatives qui l'amènent à ces formations de substitutions qui éloignent de plus en plus l'affect de la cause et qui de ce fait produisent un relâchement du rapport à la réalité. Freud le formule ainsi : « Le relâchement du rapport à la réalité est alors la conséquence de ce deuxième temps de la formation de la névrose, et il ne faudrait pas nous étonner si la recherche de détail montrait que la perte de la réalité porte précisément sur le fragment de réalité dont l'exigence eut pour résultat le refoulement pulsionnel.⁸ »

Dans le cas de l'homme aux rats, le plus grand moment de confusion, de perte de la réalité c'est quand il se fixe comme impératif de rembourser une dette au lieutenant A alors qu'il ne lui doit rien. La logique du sujet dans cette comédie du remboursement est complètement insaisissable, complètement folle. C'est donc autour de cette histoire de dette impossible à rembourser que porte le refoulement pulsionnel ; l'analyse de l'homme aux rats va en effet mettre en évidence les relations entre la fixation anale et ce qu'il en est de la dette paternelle.

Si on suit cette logique, le temps 1 de la névrose est un temps hypothétique où l'on suppose que le sujet s'est constitué comme sujet du discours en passant par la castration symbolique. Le temps 2 est celui où se construit la névrose infantile.

Le Président Schreber

Le Président Schreber, avant de construire sa solution délirante – *être une femme et s'accoupler avec Dieu pour engendrer une humanité nouvelle* – souffrait de toutes sortes de manifestations psychotiques, de phénomènes délirants et hallucinatoires plus étranges les uns que les autres qui témoignent de la perte des liens à la réalité. Freud parle alors de « déni de la réalité » (*verleugnen*, renier) ; Lacan parlera de forclusion [*Verwerfung*] du Nom-du-Père. Or, comme nous l'avons souligné, la réalité dépend du discours, elle ne peut être abordée que par lui, et dans la psychose c'est précisément cette dimension du discours qui est rejetée, forclosée. L'opération de division subjective n'a pas lieu, le sujet n'est pas séparé de l'objet et ce sujet non barré reste en dehors du champ du discours, du champ du grand Autre.

⁵ Freud S., « La perte de la réalité... », *op. cit.*, p. 299.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*, p. 299-300.

La décompensation de Schreber survient alors qu'il est nommé Président à la *Cour d'appel de Dresde*. Lacan explique comment cet appel à une fonction paternelle, à une fonction qui le met en situation d'être un représentant de la loi, du fait du défaut du Nom-du-Père, de la carence de la métaphore paternelle, précipite le sujet dans un vide, un trou : il n'y a pas de signification phallique qui permettrait au sujet de répondre quand il est appelé à cette place⁹. Cela entraîne toute une série de remaniements imaginaires jusqu'à la construction finale du délire transsexuel qui constitue pour le Président Schreber une solution acceptable¹⁰.

Dans « La perte de la réalité... », Freud distingue également deux temps dans les processus psychotiques : « dans la psychose également deux temps seraient à distinguer, le premier coupant le moi, cette fois, de la réalité, le second, en revanche, essayant de réparer les dégâts et reconstituant aux frais du ça la relation à la réalité [...] il y a là aussi deux temps, dont le second comporte le caractère de la réparation. [...] Le second temps de la psychose vise bien lui aussi à compenser la perte de la réalité ; [...] la psychose emprunte une voie plus autocratique, elle crée une nouvelle réalité à laquelle, à la différence de celle qui est abandonnée, on ne se heurte pas¹¹ ».

Plus loin, Freud écrit : « dans la psychose la fuite (de la réalité) initiale est suivie d'une phase active, celle de la reconstruction [...] la psychose la dénie [la réalité] et cherche à la remplacer¹² ».

Alors, comment comprendre ces deux temps à partir du cas Schreber ? Est-ce que le passage du temps 1 au temps 2 se fait au moment de la décompensation initiale ou bien faut-il plutôt envisager que ce qui distingue les deux temps c'est la construction du délire transsexuel ? Comme le dit Freud, le deuxième temps comporte un caractère de réparation, reconstituant – aux frais du ça – la relation à la réalité, et il précise qu'il s'agit d'une nouvelle réalité à laquelle on ne se heurte pas. « Aux frais du ça » : on entend dans cette formulation que quelque chose est sacrifié au niveau du ça, de la vie pulsionnelle ; Schreber n'est pas affecté par la castration symbolique, l'objet n'est pas séparé, la cession de jouissance ne peut donc se faire dans le symbolique, elle passe par le réel c'est-à-dire le réel de l'éviration. Et c'est pour cela que je fais l'hypothèse que le passage du temps 1 au temps 2 se fait lorsque le sujet consent à perdre l'organe réel et qu'à partir de là il peut envisager la solution dans la reconstruction d'une nouvelle réalité.

L'échec partiel dans les deux cas

Dans la dernière partie de son texte, Freud écrit que « dans les deux cas la tâche entreprise au deuxième temps échoue en partie, en ceci que la pulsion refoulée ne peut pas créer de substitut intégral (névrose), et que ce qui représente la réalité ne se laisse pas couler dans les formes apportant la satisfaction¹³ ». Dans la névrose, l'objet est à jamais perdu et les objets auxquels le sujet aura affaire ne seront jamais que des objets de substitution. Dans la psychose, la solution délirante de Schreber se heurte à la réalité, la néo-réalité doit quand même composer avec les contraintes de la vie quotidienne. Une solution à cela : remettre à plus tard le projet délirant, faire en sorte que l'on s'en rapproche de plus en plus sans

⁹ « Au point où [...] est appelé le Nom-du-Père, peut donc répondre dans l'Autre un pur et simple trou, lequel par la carence de l'effet métaphorique provoquera un trou correspondant à la place de la signification phallique » (Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 558.)

¹⁰ *Ibid.*, p. 577 : « C'est le défaut du Nom-du père à cette place qui, par le trou qu'il ouvre dans le signifié amorce la cascade des remaniements du signifiant d'où procède le désastre croissant de l'imaginaire, jusqu'à ce que le niveau soit atteint où signifiant et signifié se stabilisent dans la métaphore délirante ».

¹¹ Freud S., « La perte de la réalité... », *op. cit.*, p. 300-301.

¹² *Ibid.*, p. 301.

¹³ *Ibid.*, p. 302.

l'atteindre, c'est la réalisation *asymptotique* du projet dont parle Freud : « le fantasme de désir féminin se fait jour et devient acceptable. Le conflit et la maladie peuvent à présent prendre fin. Le sens de la réalité [...], qui s'est [...] renforcé chez le patient, le contraint à ajourner du présent dans un avenir lointain la solution trouvée, à se contenter, pour ainsi dire, d'une réalisation asymptotique de son désir ¹⁴ ».

Mais il subsiste une différence fondamentale entre névrose et psychose que Freud énonce ainsi : « Dans la psychose, l'accent est mis entièrement sur le premier temps, qui est morbide en soi et ne peut conduire qu'à un état morbide ; dans la névrose, au contraire, il porte sur le deuxième temps, l'échec du refoulement, tandis que le premier peut réussir ¹⁵ ». La question est d'importance : pour Freud, les mécanismes névrotiques et psychotiques s'opposent dans le sens où ces derniers sont nécessairement *morbides* alors que le refoulement du temps 1 dans la névrose peut réussir et qu'alors nous sommes dans le champ de la « normalité ».

Le point de vue est ici *discontinuiste* dans la mesure où, pour lui, le processus psychotique est d'emblée morbide, mais Freud ouvre cependant dans ce texte vers un au-delà : « il y a dans la névrose aussi une tentative pour remplacer la réalité indésirable par une réalité plus conforme au désir. La possibilité en est donnée par l'existence d'un monde fantasmatique ¹⁶ ». Comme le démontrera Lacan au cours de son enseignement, *tout le monde est fou, c'est à dire délirant* ¹⁷, dès lors que l'on envisage le délire et le fantasme comme deux modes de réponse face au réel.

¹⁴ Freud S., « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (*Dementia paranoïdes*) (Le Président Schreber) », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 296.

¹⁵ Freud S., « La perte de la réalité... », *op. cit.*, p. 302

¹⁶ *Ibid.*, p. 302.

¹⁷ Cf. Lacan J., « Journal d'Ornicar ? », *Ornicar ?*, n° 17 / 18, printemps 1979, p. 278.